

Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 12 (1904)
Heft: 9

Artikel: Druey étudiant (1820-1823)
Autor: Maillefer, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-13309>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Amené à Paris, il fut traduit d'abord devant un conseil de guerre qui se déclara incomptent, puis renvoyé devant la Chambre des pairs. On sait la fin et comment celui qu'on appelait « le brave des braves » sut racheter par une mort héroïque les actes de faiblesse qui avaient un instant terni sa renommée. Quoi de plus beau que ces derniers moments ! Dans sa prison du Luxembourg, écoutant le greffier de la cour qui en lui signifiant l'arrêt de sa condamnation, énumérait tous ses titres, il l'interrompt en s'écriant : « Dites » *Michel Ney*, et bientôt *un peu de poussière !* » Et tandis que sa femme en pleurs courait aux Tuilleries pour solliciter sa grâce, le maréchal succombait sous un feu de peloton, à l'entrée de la grande allée de l'Observatoire : « Soldats, droit au cœur ! » avait-il crié. Avant de commander lui-même le feu, il protesta hautement contre le jugement qui le condamnait : « J'en appelle, dit-il, aux hommes, » à la postérité et à Dieu. Vive la France ! »

Eugène DE BUDÉ.

DRUEY ÉTUDIANT

(1820-1823)

(Suite.)

Le 25 septembre, Druey part, sac au dos et à pied, pour un tour dans l'Odenwald. Son récit, très bref, ne donne aucune impression de voyage pittoresque, il contient l'énumération des endroits visités, des auberges où l'on loge plus ou moins bien, des rencontres faites. D'aperçus sur la nature, nulle trace. L'état physique et moral est résumé en style sténographique : « Vin, café. Assez d'esprit, très sociable, gai... Bien portant, un peu senti le froid. »

29 septembre. Arrivé heureusement à Heidelberg. Bien portant. Un peu senti le froid. Dit deux mots qui avaient beaucoup d'esprit et d'originalité (!). On me parlait de quelqu'un qui, étant étudiant

avait beaucoup d'enthousiasme pour les idées libérales, mais qui a changé et qui est devenu très modéré, ne voit que les gens modérés. J'ai demandé tout étonné : *A-t-il peut-être fait une fièvre nerveuse ?*

L'autre mot ayant « beaucoup d'esprit et d'originalité » vaut moins encore. Druey se contentait de peu. N'oublions pas qu'il avait 21 ans.

3 octobre. Tard au lit. Couru beaucoup. Fait des armes. Ecrit une lettre médiocre.

3 octobre. Couru. Fait des armes. Café. Bu beaucoup de bière...

4 octobre. Levé matin. Travaillé... Visite à Schlosser. Armes. (A l'avenir tous les jours)... Indignation de ce que des étudiants qui ont logé chez moi n'aient pas donné d'étrennes à la servante. — Complaisance ; bonté politique.

7 octobre. Sérénité d'âme. — Désiré aventure galante dans ma promenade. — Pureté le soir.

8 octobre. Commencé mes leçons d'armes chez le maître, tous les jours une heure, outre tous les jours une autre heure d'exercice avec les étudiants. Bu beaucoup de bière.

Lu beaucoup les journaux, assez peu travaillé du reste. Mis en ordre mes cahiers qu'on m'avait mis sens dessus dessous.

10 octobre. Levé tard... Reçu un fort coup sur la main en faisant des armes ; en plus, faiblesse dans les doigts. — Moins bu et moins mangé. — Mangé beaucoup de fruits. — Passablement travaillé. Taciturne. — Eprouvé un sentiment heureux de mon état d'être seul et libre (d'hôte). — Négligé la prière, les lectures pieuses, l'examen de moi-même le soir, depuis bien longtemps. — Patience à me laisser reprendre. — Habilé à ne pas laisser éclater ma mauvaise humeur, — à flatter l'amour-propre de ceux que je dois ménager...

13 octobre. ...Réponse amère à quelqu'un que je dois ménager.

14 octobre. ...Bienfaisance envers un pauvre déserteur, Abraham-Louis Glardon, tailleur de limes, de Vallorbes. Lui ai donné un écu neuf et l'ai traité avec beaucoup de bienveillance. Touché de la bonté que mes camarades ont eu pour lui par considération pour moi.

15 octobre. Rêvé que j'étais avec le roi de Portugal qui se trouvait par ici. Il me paraissait un homme de 50 ans, bien nourri, simple, avec un bonnet blanc, de la tournure du pasteur Bridel, de

Montreux, ou du pasteur Briod, de Lucens. Je lui faisais part de *mes opinions politiques, qui sont libérales-modérées, se rapprochant le plus de celles des doctrinaires libéraux et du centre gauche de la chambre des députés de France*. Du reste, je ne vois que des intérêts privés dans toutes ces divergences de partis en France. D'un côté, les manufacturiers, les boutiquiers, ceux qui regrettent le temps où Bonaparte les menait paître dans les pays étrangers, voilà les libéraux qui voudraient établir une égalité chimérique, détruire tout principe de religion ; — d'un autre côté, vous voyez des moines, des prêtres fanatiques, des hypocrites qui profanent la religion en s'en servant pour un masque, des mauvais citoyens, mauvais pères de famille, des gens qui regrettent le temps des corvées, du servage, où l'aristocratie faisait tout et tenait la nation enchaînée...

16 octobre. Levé tard. Mangé du nourrissant. Passablement mangé et bu. — Bras et mains fatigués de faire des armes et de recevoir des coups. — Peu lu, mais travaillé avec ardeur à mettre en ordre mes recueils. — *N'ai pris part à une maraude de raisins que pour n'avoir pas l'air d'un pédant vertueux.*

17 octobre. Peu lu, mais fait des recherches et des extraits avec soin. Ardeur à mettre mes recueils en ordre. J'ai commencé un nouveau recueil, savoir un *recueil bibliographique et des sources littéraires*, où je mettrai les titres de tous les ouvrages les plus importants qui paraîtront sur chaque science. J'y indiquerai aussi tous les endroits, les fragments dans les livres, journaux, etc., où l'on peut trouver des morceaux épars intéressants sur cette science et j'indiquerai le lieu où il est rendu compte des ouvrages. Je fais un cahier pour chaque science ; car telle est la nature de mon esprit, je ne puis plus supporter de continuer comme j'avais commencé, c'est-à-dire par ordre alphabétique. Je n'ai jamais aimé l'ordre alphabétique... j'ai un penchant irrésistible pour l'ordre par matières.

18 octobre. Levé tard. Grand repas entre les étudiants de la B. pour célébrer le 18 octobre (bataille de Leipzig). J'y ai bu 1/2 pot de vin blanc du Rhin, beaucoup mangé. Ensuite on est allé à Ziegelhausen ; j'y suis allé et en suis revenu à pied. Là on a un peu bombancé et on a bu du café ; j'en ai bu trois tasses avec du sucre et du lait. Le soir, je suis resté chez moi, occupé de mes recueils bibliographiques, j'ai bien rectifié et abrégé où nécessaire. Idées heureuses sur l'anthropologie. Couché à dix heures ; n'ai point fermé l'œil de toute la nuit. Mais j'ai eu une méditation fort

heureuse. (Suit une longue dissertation philosophique de quatre pages, fruit de ladite méditation).

La lecture très assidue des journaux, les cours, les armes, les extraits d'auteurs, les *méditations*, remplissent ainsi chaque journée. Notre jeune homme philosophe tant qu'il en perd le sommeil.

20 octobre. La nuit du 20 au 21 je ne me suis endormi que vers trois heures du matin, poursuivi par la chaîne de mes pensées. J'ai eu des idées heureuses : 1. j'ai vu avec beaucoup plus de certitude et de clarté l'harmonie qu'il y a entre toutes les parties de l'Univers...

21 octobre. Lecture et recherches dans les journaux. Ecritures. Commencement de lettre à Piguet pour justifier un séjour prolongé en Allemagne. Trait d'esprit dans cette lettre...

22. octobre. Point de leçons ni d'exercices d'armes, non plus que hier. Achevé et copié une lettre à Piguet. Commencé de lire Egmont, tragédie de Gœthe.

23 octobre. Déjeuné au pain et à l'eau comme en général je l'ai fait depuis le commencement de mai. Il est vrai que, pendant la saison, j'ai souvent mangé des cerises. Aussi j'ai mangé une superbe grappe de raisins. Dîné et soupé beaucoup, bu beaucoup de bière.

Continué de lire dans Egmont. Grande admiration pour cette pièce... Longue visite à M. le professeur Schlosser, où nous avons parlé de différents objets et qui m'a invité à dîner tous les mois une fois chez lui le dimanche. Chanté en me couchant.

24 octobre. Depuis que je travaille le soir à la lampe j'observe que mes yeux s'enflamment et chaque matin j'y trouve beaucoup de chassie.

25 octobre. Reçu une blessure au visage en faisant des armes. Lu le Petit carême de Massillon. Commencé mon cours de droit naturel par le professeur Zachariæ, conseiller secret de Bade, quatre fois par semaine de trois à quatre. Un peu fatigué d'une grande attention portée au discours d'ouverture pour le pouvoir transcrire de mémoire. Négligé la prière le matin et l'examen de moi-même le soir depuis longtemps, de même que la lecture de Fénelon.

27 octobre. Entendu la première leçon du droit des gens de Zachariæ. Travail à la maison. Journaux.

28 octobre. Lu au lit dans Egmont depuis 5-7 heures le matin. Ai été entendre le sermon prononcé à l'occasion de la réunion des

deux communions luthérienne et réformée dans tout le Grand duché de Bade. Ai été me promener de 1-5 h. l'après-midi sur le Kaiserstuhl ayant avec moi Egmont, où j'ai lu.

30 octobre. Reçu de nouveau une balafre mais qui n'a fait qu'écorcher la peau du visage. Lu Egmont le soir. Thé chez Stumpe. Complaisance.

31 octobre. Fini Egmont au lit, de 5 à 7, le matin. Fait du feu à mon fourneau de fer, la première fois cet hiver. Travailé avec ardeur à copier le commencement des sciences auxiliaires du droit public que je n'avais pas entendues.

2 novembre. Commencé chez M. Schlosser un cours d'histoire littéraire et de la civilisation partie moderne, de 8-9 h. le matin, cinq fois par semaine, et un cours d'histoire des Grecs et des Romains, de 5 à 6 le soir, 5 fois par semaine.

4 novembre. Expédié des affaires. Arrivée de mon cousin Daniel Cornaz qui m'a annoncé la mort de mon père, arrivée le 20 octobre et m'a remis des lettres de ma mère et de mon oncle Benjamin Cornaz, qui me consultaient sur des arrangements de famille à prendre avec mes sœurs mal traitées par le testament. J'ai répondu que j'acceptais l'offre de mon beau-frère de laisser aux fils en prérogative le quart de la fortune (tandis que le testament et la loi leur donne la moitié en prérogative). Mais pour cela j'ai demandé certains avantages dans le choix de la prérogative et relativement aux objets qui sont dans notre maison. En un mot j'ai consulté la voix de l'équité et de la raison. Si je ne me suis pas dépouillé de toute la prérogative, c'est que je ne suis pas seul fils, mais j'ai encore deux frères mineurs qu'on ne peut dépouiller de leur prérogative qu'autant qu'on présume qu'ils le feraient étant majeurs. D'ailleurs la fortune est un avantage réel dont il ne faut pas se dépouiller puisque Dieu nous la donne comme moyen de faire le bien. — La mort de mon père m'a peu touché; il souffrait depuis longtemps et faisait souffrir les autres. Du reste aucun autre lien que celui du sang ne m'unissait à lui, lien bien faible chez les hommes et chez les peuples qui ne sont plus dans l'état de nature ou du moins peu civilisés.

5 novembre. Affaires. Leçons. Commencé mon cours de Pandectes chez Thibaut, trois heures par jour (de 10-12 et de 2-3). — Copié. — Moment de découragement au droit naturel parce que j'étais arrivé un peu tard (non par ma faute), parce qu'on m'avait pris ma place ordinaire que je ne voulais pas me faire rendre pour ne pas faire de bruit, le professeur était là.

6 novembre. Comme de coutume, mon train ordinaire de leçons, de 8-9, de 10-12, de 2-4, de 5-6. Armes de 9-10, 3 fois par semaine et de 1-2. Au cercle de lecture, de 6-7. A la Hirch-gasse ou en compagnie des étudiants depuis 7 ou 8 h. jusqu'à 8 ou 10 h. du soir. Me lève à 5 ou 6 le matin.

9 novembre. Depuis le 1^{er} novembre j'ai tellement d'occupations que je n'ai pas encore eu le temps de faire une lecture en règle. Passage de mon cousin Daniel Cornaz pour retourner à la maison. Je lui ai remis le brouillon de mes idées sur nos arrangements de famille depuis la mort de mon père essentiellement pour les concessions à faire à mes sœurs, mal traitées dans le testament de mon père. J'ai eu la faiblesse d'ajouter des notes qui tendent à déprécier la valeur des objets que je demande pour la prérogative des fils. Au fond ce n'est pas injuste puisque ce n'est que pour engager mes sœurs à ne pas être regardantes envers leurs frères puisque nous leur avons cédé la moitié de notre prérogative.

10 novembre. Commers de la Burschenschaft (dont je fais partie). Impression froide, triste au commencement ; je l'ai dissipée ensuite... Me suis retiré entre minuit et une heure. En général manque d'intimité.

11 novembre. Revu Grimm, parlé des défauts de la B., du projet d'un établissement littéraire pour la B.

17 novembre. Assemblée de la B., parlé pour la première fois, mais bien brièvement et de choses faciles à dire. Bu du thé en me couchant pour faire partir ma douleur. (Druey souffrait depuis quelques jours des suites d'un refroidissement).

18 novembre. Café chez Næff avec les Suisses. Bu 3 1/2 tasses de café avec du sucre et du lait ; sumé une pipe en compagnie de plusieurs fumeurs. Cela m'a incommodé. Sommeillé de 4 à 5 h. A la maison, écrit une lettre à ma mère, jusqu'à onze heures, lettre fort touchante, bien écrite. N'ai pas dormi de toute la nuit. Idée assez juste...

21 novembre. Exercice de la danse, seul, pour pouvoir me tirer d'affaire à un bal qui aura lieu dimanche prochain et auquel j'ai souscrit après bien des réflexions et des hésitations.

23 novembre. J'ai été coudoyé par un membre du corps des Saxen-Burschen, M. le comte de Reichenbach ; je me retourne, mais aussitôt il se saisit de la parole et me dit : Vous avez voulu me coudoyer, n'est-ce pas ? — Moi : Non, mais vous vous m'avez coudoyé, avez-vous voulu m'offenser ? — Lui : Mais non, c'est vous qui m'avez coudoyé. — Moi : Non, c'est vous. — Lui : Point

du tout, ce que vous dites-là sont des *elende Retour Kutsche*, qu'avez-vous à me dire là-dessus ? — Moi : Ce que j'ai à vous dire, c'est de vous demander si en me coudoyant et par ce que vous m'avez dit vous m'avez voulu offenser ? — Lui : Mais c'est vous qu'm'avez coudoyé. — Moi : Non c'est vous. Nous avons continué ainsi pendant assez longtemps. Il a cherché un duel, il l'aura, puisque je ne puis laisser peser une tache sur mon honneur, je dois le faire provoquer demain. Je n'aime pas les duels, mais c'est un usage à l'Université et il faut s'y conformer aussi bien que si l'on était au régiment. Un peu d'appréhension, mais surtout prodigieusement préoccupé de ce duel.

24 novembre. M. de Reichenbach est venu dans notre café dire qu'il révoquait. Comme le ton de cette révocation n'était pas à l'abri de tous les doutes, j'ai dû lui envoyer deux de mes amis pour lui faire savoir que je n'admettais point sa révocation comme une grâce, mais parce que je le voulais bien. Ces messieurs ont obtenu une réparation complète sur tous les points, tant pour le coudoyement que pour les paroles offensantes.

Le duel était ainsi évité. Mais le jeune étudiant l'avait échappé belle. Le retour possible d'une semblable aventure le préoccupe durant les jours suivants : « Un peu redouté d'être coudoyé. » — « Crainte d'être coudoyé. » — « Crainte d'être coudoyé. » — « Crainte d'être coudoyé, mesures prises pour ne pas l'être. » — « Embarrassé du voisinage d'un *Corps-Bursch* à la leçon. » — « Un peu remis des craintes d'être coudoyé (ce qui entraîne un duel). » — « Crainte extraordinaire d'être coudoyé. »

3 décembre. Veillé jusqu'à 11 h. et depuis 4 à 7 du matin suivant chez Hirsch (un condisciple malade) où j'ai lu *Iphigénie auf Tauris*, de Gœthe. Emu. Larmes.

7 décembre. Acte de jugement sain et d'impartialité relative à l'adresse de la Chambre des députés de 1821 au roi. Content de moi-même, de mon jugement à ce sujet. Couché à minuit, ayant parlé et ayant été appelé au secours au cas qu'il y ait du danger pour quelques étudiants.

9 décembre. Négligé depuis assez longtemps la lecture de Fénélon, les réflexions sur moi-même. Je sens que je deviens paresseux, même pour mes études.

11 décembre. Entré dans la *Bier-Republik* opposée à la *Cerevisia*. Je n'aime pas ces coteries, mais je préfère prendre parti en entrant dans une société dont j'approuve les principes, quoique je ne l'approuve pas comme société, que de rester dans une neutralité nulle.

12 décembre. Assemblée de la B. Vote pour l'espèce la plus tolérante dans nos relations avec les corps.

16 décembre. Assisté comme spectateur à un duel. Par précaution, j'avais humecté mon mouchoir de poche de vinaigre ; mais ni l'équipement des combattants, ni la vue du combat ne m'a causé le moindre trouble. Lu à haute voix un sermon du petit carême de Massillon (tentations des grands). — Moment d'ennui (ce qui m'est ordinaire le dimanche).

19 décembre. Assemblée de la B., parlé sans émotion quoique ayant de l'émotion avant d'avoir commencé à parler.

(*A suivre.*)

Paul MAILLEFER.

DEUX CHAMPIONS DE LA RÉFORME

Il y avait à Bruxelles, dans le premier tiers du xvi^e siècle, un gentilhomme du nom de Charles Boisot, avocat, conseiller privé de Charles-Quint. Il avait épousé Marguerite de Taxis, fille du Maître-Général des Postes impériales. De ses deux fils, l'aîné, Charles, comte du Saint-Empire, mourut sans postérité ; le second, Pierre, receveur des finances, chevalier, seigneur de Rouen, Tourneppe et Huyssinge, eut l'honneur d'être le père des deux braves dont je veux parler.

Lorsque Guillaume d'Orange, pour soustraire les Pays-Bas protestants au joug intolérable de l'Espagne, eut pris ouvertement les armes contre Philippe II et son représentant le duc d'Albe, d'odieuse mémoire, il s'entoura d'une cohorte de vaillants dont les noms méritent d'être gravés en lettres ineffaçables sur les tables de l'histoire. Parmi eux se trouvaient Charles et Louis Boisot, fils du receveur de Bruxelles. « C'étaient, dit Aubéry, deux gentilhommes condamnés par le duc d'Albe, qui avaient suivi la fortune du Prince. »